

Et je suis revenue
Ainsi vous ne saviez pas, vous,
Qu'on revient de là-bas
On revient de là-bas
Et même de plus loin

Mon cœur a perdu sa peine
Il a perdu sa raison de battre
La vie m'a été rendue
Et je suis là devant la vie
Comme devant une robe
Qu'on ne peut plus mettre

Vous ne pouvez pas comprendre
Vous qui n'avez pas écouté
Battre le cœur
De celui qui va mourir

J'ai arraché de moi
Cette robe qu'était mon amour
Toute tissée d'amour
Le beau cadeau qu'il m'avait fait
Je ne pouvais plus la porter
Parce qu'elle était d'aube d'été
J'ai dû l'arracher de violence
Si violemment
Que mon cœur est resté dedans

Extraits de *Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants* de Charlotte Delbo

Ne dis pas qu'ils ne nous entendent pas
ils nous entendent
ils veulent comprendre
obstinément
méticuleusement
une frange d'eux veut comprendre
une lisière sensible à la frange d'eux mêmes
c'est leur eux du fond
leur vérité
qui reste loin
qui fuit quand nous croyons l'atteindre
qui se rétracte et se contracte et échappe

n'est ce pas parce qu'ils ont mal
là où nous n'avons plus mal
qu'ils se retirent et se replient.

Extrait de *La mesure de nos jours* de Charlotte Delbo

Je n'ai jamais eu d'enfants. Je n'en ai jamais voulu. (...) Le corps des femmes, le mien, celui de ma mère, celui de toutes les autres dont le ventre gonfle puis se vide, a été pour moi définitivement défiguré par les camps. J'ai en horreur la chair et son élasticité. J'ai vu là-bas s'affaisser les peaux, les seins, les ventres, j'ai vu se plier, se friper les femmes, le délabrement des corps en accéléré, jusqu'au décharnement, au dégoût et jusqu'au crématoire. Je détestais notre promiscuité, l'intimité violée, la difformité, le frôlement des silhouettes en fin de course. Nous étions les miroirs les unes des autres. Les corps autour de nous étaient prémonitoires et nous nous reprochions ce que nous étions en train de devenir. Plus aucune femme ne saignait, certaines se demandaient s'ils ne mettaient pas du bromure dans notre nourriture, c'est juste que les cycles de la vie s'étaient interrompus. La maternité n'avait plus de sens, les bébés étaient les premiers envoyés au gaz. Parfois, la beauté résistait vaille que vaille, dessinant des silhouettes plus dignes que d'autres.

“Vous êtes trop belle pour mourir”, avait dit Stenia, la criminelle polonaise devenue sous-chef du camp, à mon amie Simone. Jusqu'au moment où l'on ne se distinguait plus les unes des autres, si ce n'est celles qui tenaient et celles qui abdiquaient. J'ai été des premières.

Marceline Loridan-Ivens, *Et tu n'es pas revenu*

On me demandait : « C'est ton numéro de téléphone ? »

Marceline Loridan-Ivens, *C'était génial de vivre*

Certaines n'ont rien vu et questionnent, les autres se demandent si elles ont vu et ne disent rien.

Un fantôme danseur qui s'exerce dans la nuit sur les fils du télégraphe. Il ne savait pas que je le voyais. Il dansait. Il s'était habillé en fantôme et cependant personne ne le voyait. Moi je n'aurais pas tenu si personne ne m'avait vue si vous n'aviez pas été là.

Mais il y a une gare où ceux là qui arrivent sont justement ceux là qui partent. Une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui sont partis ne sont jamais revenus. C'est la plus grande gare du monde.

Charlotte Delbo *Auschwitz* et *Aucun de nous ne reviendra*

Toutes les femmes ont un lien avec toi, Simone. Toi et moi nous sommes rencontrées pour mourir ensemble. Nous étions du même transport, dont peu sont revenues. mais je t'ai vue très vite. D'abord à la douche où les nazis nous hurlèrent de nous déshabiller après nous avoir numérotées. Je t'y ai vue parce que tu étais belle, la plus belle de nous toutes avec Sonia. Je ne devrais pas dire ça ici, mais c'est vrai. Et ça montre que nous nous regardions encore comme des jeunes filles entre elles, que nous n'avions pas compris... Et puis au bloc. Je te revoie serrée avec ta mère et ta soeur sur la cota, juste en face de la mienne, de l'autre côté de la travée. J'étais seule, moi, collée à des inconnues, mais si j'ouvrais les yeux, c'est toi que je voyais. Je l'ai compris le jour où je n'ai pas voulu me laisser prendre par les corvées d'humiliation. Je t'ai proposé qu'on se cache sous les couvertures où l'on empilait les paillasses chaque matin. Tu n'as pas hésité, tu m'as suivie? Tu t'es allongée entre deux paillasses, j'ai mis la couverture sur toi, puis j'ai fait de même, arrangeant tant bien que mal une autre couverture sur moi. Quand il n'y eu plus de bruit, nous sommes sorties de notre cachette, et sans nous faire prendre, nous avons marché dans nos habits de mortes pour découvrir où nous étions. Nous sommes passées devant une baraque en bois verte qui semblait meilleure que les ogres et où des femmes parlaient français. Et nous avons eu envie de leur parler afin de comprendre un peu mieux. Et là, elles nous ont chassées en nous insultant et en nous traitant de sales juives. C'était la baraque des communistes françaises. Nous n'avions pas encore vu nos os sur le point de trouer notre peau. C'était le début, nous pensions comme avant, au temps des désobéissances écolières. Et puis on a fini par comprendre. Quand l'une de nous mourrait, on l'oubliait, on ne pleurait pas. Le deuil n'existait plus, on était dures. Nous étions des miroirs les unes des autres. Je m'accrochais aux regards les plus déterminés d'entre nous. Le tien en faisait partie. Je te regardais aller avec ta mère et ta soeur, vous symbolisiez la France cultivée et intelligente. *J'ai vu mourrir ta mère sur le sol gelé de Bergen-Belsen.* Simone, nous en sommes sorties vivantes ! Et nous n'avions plus peur de rien. Nous savions toi et moi que le reste de notre vie n'était que du rabe. Qu'il fallait en faire quelque chose, quelque chose de grandiose. Tu l'as fait, tu l'as fait pour toutes les femmes qui n'oublieront jamais ton nom. Et pour toutes les mortes que nous avons laissées derrière nous et que nous représentons. La vie nous a éloignées après la guerre. Nous ne nous sommes pas cherchées, c'était inutile, nous allions nous retrouver. C'est arrivé dans la rue par hasard une première fois. Tu m'as invitée chez toi, mais je ne suis pas venue. Puis une deuxième, rue Dante. Tu as insisté : "Viens chez moi". Et je suis monté. Et dès lors, nous n'avons pas cessé de nous voir. Nous parlions du camp, des filles laissées là-bas que nous n'avions pas pu pleurer, mais que nous n'avions pas oubliées. Nous riions parfois, et râions encore contre celles qui récitaient des recettes de cuisine pour conjurer leur sort et nous donnaient atrocement faim. Il y a longtemps que tu me manques, Simone. Et il y a longtemps que tu manques à la France, Simone. La courbe de nos vies a connu le pire et le meilleur de l'humanité. Les usines de la mort. Comme les élans du progrès. Mais le temps passant, nous avons eu le même pressentiment toi et

moi : l'horizon s'obscurcit à nouveau. Tu étais inquiète. L'antisémitisme est de retour. Il connut des rémissions mais ne disparaîtra jamais. Nous le combattons. Je le ferai jusqu'à mon dernier souffle. Et tu le feras encore. Tu laisses au monde une trace belle et profonde Simone qui rend fières et inoubliables toutes les filles de Birkenau.

Marceline Loridan-Ivens, hommage à Simone Veil

Ce point sur la carte
Cette tache noire au centre de l'Europe
Cette tache rouge
Cette tache de feu cette tache de suie
Cette tache de sang cette tache de cendres
Pour des millions
Un lieu sans nom.
De tous les pays d'Europe
De tous les points de l'horizon
Les trains convergeaient
Vers l'in-nommé
Chargés de millions d'êtres
Qui étaient versés là sans savoir où c'était
Versés avec leur vie
Avec leurs souvenirs
Avec leurs petits maux
Et leur grand étonnement
Avec leur regard qui interrogeait
Et qui n'y a vu que du feu,
Qui ont brûlé là sans savoir où ils étaient.
Aujourd'hui on sait
Depuis des années on sait
On sait que ce point sur la carte
C'est Auschwitz
On sait cela
Et pour le reste on croit savoir

Charlotte Delbo

Oh vous qui savez !
Saviez-vous que la faim fait briller les yeux, que la soif les ternit ?
Oh vous qui savez !
Saviez-vous qu'on peut voir sa mère morte et rester sans larmes ?
Oh vous qui savez !
Saviez-vous que le matin on veut mourrir et que le soir on a peur ?

Oh vous qui savez !
Saviez-vous qu'un jour est plus qu'une année une minute plus qu'une vie ?
Oh vous qui savez !
Saviez-vous que les jambes sont plus vulnérables que les yeux, les nerfs plus durs
que les os, le coeur plus solide que l'acier ?
Saviez-vous que les pierres du chemin ne pleurent pas ?
Qu'il n'y a qu'un mot pour l'épouvante ?
Qu'un mot pour l'angoisse ?
Saviez-vous que la souffrance n'a pas de limite ?
L'horreur pas de frontière ?
Le saviez-vous ?
Vous qui savez !

Charlotte Delbo

Quinze ans plus tard, la question m'était posée à mon tour de l'avenir des hommes. Je n'étais pas devenue optimiste. Je tremblais dans un hall de gare. Je refusais toute salle de bains avec douche à l'hôtel. Je ne supportais pas la vue des cheminées d'usine. On le sent toute sa vie qu'on est revenue. Mais pour vivre, je n'avais pas trouvé mieux que de croire, comme mes oncles avant moi, et jusqu'à la déraison, qu'on peut changer le monde.

Extrait de *Et tu n'es pas revenu*, Marceline Loridan-Ivens

Yvonne Picard est morte
qui avait de si jolis seins.
Yvonne Blech est morte
qui avait les yeux en amande
et des mains qui disaient si bien.
Mounette est morte
qui avait un si joli teint
une bouche toute gourmande
et un rire si argentin.
Aurore est morte
qui avait des yeux couleur de mauve.
Tant de beauté tant de jeunesse
tant d'ardeur tant de promesses...
Toutes un courage des temps romains.
Et Yvette aussi est morte
qui n'était ni jolie ni rien
et courageuse comme aucune autre.
Et toi Viva
et moi Charlotte

dans pas longtemps nous serons mortes
nous qui n'avons plus rien de bien.

Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants de Charlotte Delbo

Vous qui passez
bien habillés de tous vos muscles
un vêtement qui vous va bien
qui vous va mal
qui vous va à peu près
vous qui passez
animés d'une vie tumultueuse aux artères
et bien collée au squelette
d'un pas alerte sportif lourdaud
rieurs renfrognés, vous êtes beaux
si quelconques
si quelconquement tout le monde
tellement beaux d'être quelconques
diversement
avec cette vie qui vous empêche
de sentir votre buste qui suit la jambe
votre main au chapeau
votre main sur le coeur
la rotule qui roule doucement au genou
comment vous pardonner d'être vivants...

Vous qui passez
bien habillés de tous vos muscles
comment vous pardonner
ils sont morts tous
Vous passez et vous buvez aux terrasses
vous êtes heureux elle vous aime
mauvaise humeur souci d'argent
comment comment
vous pardonner d'être vivants
comment comment
vous ferez-vous pardonner
par ceux-là qui sont morts
pour que vous passiez
bien habillés de tous vos muscles
que vous buviez aux terrasses
que vous soyez plus jeunes chaque printemps
Je vous en supplie
faites quelque chose

apprenez un pas
une danse
quelque chose qui vous justifie
qui vous donne le droit
d'être habillés de votre peau de votre poil
apprenez à marcher et à rire
parce que ce serait trop bête
à la fin
que tant soient morts
et que vous viviez
sans rien faire de votre vie.

Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants de Charlotte Delbo

Le cœur serré par l'émotion, c'est à vous tous, ici rassemblés, que je m'adresse. Il y a soixante ans, les barrières électrifiées d'Auschwitz Birkenau tombaient, et le monde découvrait avec stupeur le plus grand charnier de tous les temps. Avant l'arrivée de l'Armée Rouge, la plupart d'entre nous avions été emmenés dans ces marches de la mort au cours desquelles beaucoup ont succombé de froid et d'épuisement.

Plus d'un million et demi d'êtres humains avaient été assassinés : le plus grand nombre d'entre eux gazés dès leur arrivée, simplement parce qu'ils étaient nés juifs. Sur la rampe, toute proche d'ici, les hommes, les femmes, les enfants, brutalement débarqués des wagons, étaient en effet sélectionnés en une seconde, sur un simple geste des médecins SS. Mengele s'était ainsi arrogé droit de vie ou de mort sur des centaines de milliers de juifs, qui avaient été persécutés et traqués dans les coins les plus reculés de la plupart des pays du continent européen.

Que serait devenu ce million d'enfants juifs assassinés, encore des bébés ou déjà adolescents, ici ou dans les ghettos, ou dans d'autres camps d'extermination ? Des philosophes, des artistes, de grands savants ou plus simplement d'habiles artisans ou des mères de famille ? Ce que je sais, c'est que je pleure encore chaque fois que je pense à tous ces enfants et que je ne pourrai jamais les oublier. Certains, dont les rares survivants, sont, il est vrai, entrés dans le camp, mais pour y servir d'esclaves. La plupart d'entre eux sont ensuite morts d'épuisement, de faim, de froid, d'épidémies ou eux aussi, sélectionnés à leur tour pour la chambre à gaz, parce qu'ils ne pouvaient plus travailler.

Il ne suffisait pas de détruire notre corps. Il fallait aussi nous faire perdre notre âme, notre conscience, notre humanité. Privés de notre identité, dès notre arrivée, à travers le numéro encore tatoué sur nos bras, nous n'étions plus que des « stucks », des morceaux. Le tribunal de Nuremberg, en jugeant pour crimes contre l'humanité les plus hauts responsables, reconnaissait l'atteinte portée non seulement aux victimes mais à l'humanité tout entière.

Et pourtant, le vœu que nous avons tous, si souvent exprimé de « plus jamais ça » n'a pas été exaucé, puisque d'autres génocides ont été perpétrés.

Aujourd'hui, 60 ans après, un nouvel engagement doit être pris pour que les hommes s'unissent au moins pour lutter contre la haine de l'autre, contre l'antisémitisme et le racisme, contre l'intolérance. Les pays européens qui, par deux fois, ont entraîné le monde entier dans des folies meurtrières, ont réussi à surmonter leurs vieux démons. C'est ici, où le mal absolu a été perpétré, que la volonté doit renaître d'un monde fraternel, d'un monde fondé sur le respect de l'homme et de sa dignité. Venus de tous les continents, croyants et non croyants, nous appartenons tous à la même planète, à la communauté des hommes. Nous devons être vigilants, et la défendre non seulement contre les forces de la nature qui la menacent, mais encore davantage contre la folie des hommes. Nous, les derniers survivants, nous avons le droit, et même le devoir, de vous mettre en garde et de vous demander que le « plus jamais ça » de nos camarades devienne réalité.

Allocution de Simone Veil au nom des anciens prisonniers juifs, à l'occasion de la cérémonie internationale de commémoration du 60e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau /Auschwitz - Birkenau (Pologne) - jeudi 27 janvier 2005

Samedi 12 février 1944

Chère Kitty,

Le soleil brille, le ciel est d'un bleu profond, il souffle un vent délicieux et j'ai une telle envie – une telle envie de tout... De parler, de liberté, d'amis, de solitude. J'ai une telle envie de pleurer ! Au-dedans de moi, j'ai l'impression d'éclater et je sais que cela irait mieux si je pleurais ; je ne peux pas. Je suis agitée, vais d'une pièce à l'autre, aspire un peu d'air à la jointure d'une fenêtre fermée, sens mon cœur battre, comme s'il me disait : « Satisfais enfin mon désir. »

Je crois que je sens en moi le printemps, l'éveil du printemps, je le sens dans tout mon corps et dans mon âme. Je dois me contenir pour me conduire normalement, je suis dans la confusion la plus complète, je ne sais pas quoi lire, pas quoi écrire, pas quoi faire, je sais seulement que je désire...

Bien à toi,

Anne

Journal d'Anne Frank

Tout ce qu'on peut dire, écrire, filmer sur l'Holocauste n'exorcise rien. La Shoah est omniprésente. Rien ne s'efface; les convois, le travail, l'enfermement, les baraques,

la maladie, le froid, le manque de sommeil, la faim, les humiliations, l'avilissement, les coups, les cris... Non, rien ne peut ni ne doit être oublié. Mais au-delà de ces horreurs, seuls importent les morts. La chambre à gaz pour les enfants, les femmes, les vieillards, pour ceux qui attrapent la gale, qui clopinent, qui ont mauvaise mine; et pour les autres, la mort lente. Deux mille cinq cents survivants sur soixante-dix-huit mille juifs français déportés. Il n'y a que la Shoah. L'atmosphère de crématoire, de fumée et de puanteur de Birkenau, je ne l'oublierai jamais. Là-bas, dans les plaines allemandes et polonaises, s'étendent désormais des espaces dénudés sur lesquels règne le silence; c'est le poids effrayant du vide que l'oubli n'a pas le droit de combler, et que la mémoire des vivants habitera toujours.

Simone Veil, *Une vie*.